

LA VIE EST UN SONGE

Dans les rêves commencent les responsabilités.
Delmore Schwartz

Un libraire crée sa librairie sans doute et avant tout pour lui-même. Pour ne pas se retrouver, par exemple, à court de lecture un dimanche de novembre ou pour, chaque semaine, pouvoir hypocritement se désoler devant le flot de livres nouveaux qui lui parvient.

Au commencement, il y a donc un lecteur, pour employer ce terme du XVII^e siècle semblant désigner une machine de Vaucanson, qui, s'il ne voit pas l'existence seulement sous l'apparence d'une jaquette généralement de format 20x15, n'a jamais conçu de métier plus digne d'intérêt ni plus à même de nourrir sa passion que celui de libraire. Ou alors éditeur, ou typographe.

Notre bibliothèque idéale

Dans notre cas, passion dans la passion, second étage de la poupée russe, les littératures étrangères sont notre spécialisation ; littératures qui aux joies de la lecture ajoutent les charmes d'un tapis volant.

Nous rencontrons de plus en plus de difficultés à satisfaire notre curiosité. Des continents (l'Afrique) ou des régions entières du monde (l'Europe Centrale, l'Amérique Latine), constations-nous, étaient peu ou pas représentés dans les rayons de nos librairies habituelles – seuls quelques monts émergeaient de confins brumeux : Le Mt-Mahfouz ; le Mt-Sepulveda ; le Mt-Gombrowicz, etc. Le marché nous paraissait viable. En tout cas aurions-nous et c'était le plus important, avouons-le, un fonds de plusieurs milliers de références à notre disposition et du temps, jamais assez, pour en profiter.

Nous avons donc constitué avec minutie et enthousiasme notre bibliothèque idéale et convenu d'en ouvrir les portes à heures régulières. Sa fréquentation par d'autres lecteurs – ou des lecteurs ayant avec la littérature des rapports moins compulsifs – venant parcourir nos rayons

avec enthousiasme et minutie allait, ou non, faire prendre à notre rêve une forme solide.

La transmission

Mais tous les lecteurs, même passionnés, ne deviennent pas libraires. Ceux qui le font ont sans doute ressenti plus que d'autres l'incapacité, voire la frustration, de ne pouvoir partager en dehors d'un cercle restreint tout ce qu'ils ont reçu de certains ouvrages et de leurs auteurs. D'où une volonté, peut-être immodeste, d'agir pour la littérature, en tirant de l'ombre ou de l'oubli nombre d'œuvres. C'est un rôle qu'avec immodestie, répétons-le, nous nous attribuons ; une manière, en somme, de régler nos dettes envers la littérature.

Ainsi donc, si un rêve, un désir très personnel pousse au départ à créer une librairie, ce rêve contient en lui-même un certain nombre de responsabilités : « Dans les rêves commencent les responsabilités » porte pour titre une des nouvelles de l'américain Delmore Schwartz. La transmission de tout un patrimoine est un de nos devoirs. Les ventes qui découlent de nos engouements contribuent à des tirages réguliers et parfois même à des réimpressions. Un exemple : le livre de l'Italien Tomasso Di Ciaula, *Tutta blu*, dut, en 2002, sa réédition chez Actes Sud, après trente ans d'une intrigante disparition, à l'insistance de quelques libraires (qu'ils en soient remerciés). C'est un ouvrage que nous vous aurions bien sûr conseillé s'il n'était à nouveau épuisé...

La découverte

Mais ne nous y trompons pas. Un libraire ne vit pas uniquement dans un monde de références, de résurgences, d'échos du passé. Une autre de nos responsabilités, peut-être le meilleur du métier, est celle du soutien à la littérature contemporaine, de la découverte des classiques de demain.

Avouons ici que ça n'est pas le plus facile. Vendre le premier texte d'un auteur letton aussi exceptionnel soit-il, demande entre un libraire et sa clientèle une confiance à toute épreuve. Et cette relation ne s'obtient qu'après des mois, sinon des années, de cour assidue.

Et encore faut-il qu'un éditeur ait la volonté de publier ce genre d'ouvrages, à plus forte raison s'il s'agit de poésie ou de théâtre. Ces éditeurs existent, petites maisons dont les fondateurs aiment autant les textes que la belle ouvrage typographique. Avec eux, nous parlons de livres et non de produits culturels. Toutefois, il faut préciser que leurs moyens financiers sont réduits, à peine supérieurs à ceux de notre auteur letton. Auto-diffusés, auto-distribués, ils n'ont donc d'autres

moyens de faire connaître leur travail que les tables et les vitrines des librairies.

Un rôle qui nous échoit bien volontiers ; il était implicite à notre rêve.

La durée

Un libraire doit être subjectif et partial. Une librairie, entreprise privée, nous permet l'entière liberté de nos choix. Des choix contestables évidemment. Mais notre volonté d'indépendance, d'intransigeance littéraire, le souci maniaque de chaque libraire de cultiver sa particularité garantit aussi la liberté de choix du lecteur. Une évidence qu'il est nécessaire de rappeler quand, par un sournois et fascinant glissement de terrain sémantique, quantité semble être devenue l'exact synonyme de choix. C'est une de nos (immodestes) responsabilités que de nous distinguer de ces amoncellements de livres drainés là, dans de vastes surfaces de ventes, par les seuls hasards commerciaux ; sortes de labyrinthes borgésiens où le visiteur doit errer comme une âme perdue.

Offrir ce qui, selon nous, mérite d'être lu. Voilà aussi pourquoi un lecteur devient libraire. Le fonds d'une librairie se construit dans le temps, se cultive d'années en années, de sélections en sélections. Cette dimension temporelle, ce travail de remise en question de nos connaissances, de nos goûts littéraires et surtout de nos capacités de lecture entrent pour une bonne part dans le choix d'une telle activité. Nous œuvrons dans la durée.

Loin de nous pourtant l'intention de jouer les Virgile. Tout au plus sommes-nous de joviaux guides-indigènes, qu'en cas de fourvoiement, le lecteur est autorisé à jeter aux crocodiles.

Liberté de choix

Ces notions de liberté de choix, de sélections, de temps ne sont pas inutiles à souligner au moment d'une possible concentration des moyens d'édition et de vente françaises : l'affaire Hachette/Vivendi. Cas original depuis la chute du mur de Berlin...

Voici deux exemples des conséquences que la concentration de toute la chaîne du livre entre de mêmes mains peut entraîner.

Allons en Angleterre d'abord, où une chaîne de librairies dominante du marché demande aux éditeurs une commission s'ils veulent voir leurs ouvrages placés en « tête de gondole ».

Partons pour les États-Unis ensuite, où une enseigne de grandes surfaces culturelles va bientôt éditer des livres sous sa propre marque ; des livres à la portée de tous est-il précisé...

Ici, nous laisserons au lecteur le soin de placer les guillemets nécessaires puis de répondre à la question de savoir si ces deux exemples vont dans le sens de sa liberté de choix et s'il trouve là et rêve et responsabilité.

En outre, le second exemple introduit une autre notion : celle d'une culture pré-mâchée à visées prétendument démocratiques, la culture de masse. Sur ce sujet et ses enjeux et afin de ne pas sortir du cadre de notre article, nous vous conseillons la lecture de l'ouvrage de Christopher Lasch, *Culture de masse ou culture populaire*, éditions Climats. Quoi qu'il en soit, c'est une notion à laquelle nous nous sommes toujours opposés en tant que lecteurs. Nous pouvons nous y opposer, plus activement désormais, comme libraires.

Certains verront poindre là la lance ébréchée et le bouclier fendu d'un des plus célèbres personnages de la littérature. Soit.

En conclusion, que reste-t-il de notre rêve de librairie depuis sa confrontation avec le réel ? Eh bien, l'essentiel.

Certes, nous devons consacrer trop de temps et d'imagination à des vicissitudes commerciales, ainsi qu'à de fragiles numéros d'équilibre financier.

Certes, l'époque des librairies, déjà exceptionnelles – La Maison des Amis du Livre ou le Shakespeare & Co. de Sylvia Beach où Anaïs Nin et James Joyce avaient leurs habitudes (voir *Passage de l'Odéon*, Laure Murat, Fayard), ou, plus localement, Les Nourritures Terrestres, une librairie qui n'a pas été pour rien dans la naissance de notre vocation – est probablement révolue. Notre société a évolué et le marché du livre avec elle, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur avec la démocratisation du livre ou le rajeunissement des lecteurs, le pire avec l'emprise toujours plus forte du commerce de masse évoqué plus haut et le nivellement comme la déshumanisation de nos rapports avec la culture que cela entraîne. Pourtant et sans vouloir revenir à un passé idéalisé, un retournement de situation est possible et peut-être ici le lecteur a-t-il lui aussi un rôle à jouer ? Car, pour nous, l'essentiel demeure : notre passion intacte pour les livres et le même plaisir à transmettre cette passion. Nous tenions à le préciser avant que de mettre à cet article un point final.

« ... Et pour le bon lecteur le point final n'est que virgule, en somme. L'ombre, la continuation de l'existence, à l'horizon de la page, s'ébau-

che comme les brumes d'un futur matin et la phrase n'a pas de fin »
(Vladimir Nabokov, *Le Don*, éditions Gallimard).

Isabelle Tréhorel et Hervé Guillerme

*Hervé Guillerme et Isabelle Tréhorel ont ouvert à Rennes en mars
2002 la librairie Greenwich, librairie spécialisée dans les littératures
étrangères (traduites) : romans, théâtre, poésie, essais.*

Librairie Greenwich
1 rue Jean Jaurès
35000 Rennes
Librairiegreenwich@club-internet.fr